

QUELQUES MOTS A PARTIR D' « ENTRE-TEMPS » : LE TRANSFERT, LE REEL ET LA MORT

Jean-Yves BROUDIC, psychanalyste à Lorient.

Je vais parler un peu de la préhistoire du Cercle Freudien, de la période qui va du référé signé par les membres de l'Ecole Freudienne opposés à la dissolution, jusqu'à la création de nouvelles institutions analytiques, dont le CF. Durant cette période, que je n'ai pas connue, ces personnes se sont regroupées autour d'un bulletin d'échanges d'information, *Entre-temps*, dont 25 numéros ont paru d'avril 1980 à septembre 1982¹. Au fil des numéros cette publication devenait une revue conséquente, comprenant divers articles se rapportant aux questions suivantes : la dissolution ; le lien analytique à l'AFP et la passe ; le fonctionnement d'autres institutions analytiques ; le rapport à Lacan ; des éléments de clinique analytique. C'est en fonction de ces différentes thématiques que j'ai procédé à une lecture exhaustive d'*Entre-temps*², avec de nombreux extraits des contributeurs, travail qui m'a beaucoup appris.

Avant de déplier mon propos, j'indique les deux axes principaux qui vont le structurer ; le premier se rapporte à l'usage ou au détournement du transfert vers l'institution ; le second a trait à l'inalysé et à la mort.

A/ Avant d'entamer ce travail sur *Entre-Temps*, mon parcours et mon expérience au sein de quelques écoles et associations analytiques m'avaient conduit à faire le constat suivant : le transfert de la cure est souvent utilisé pour construire une école. C'est le cas quand de nombreux analysants du fondateur ou de ses proches se retrouvent à des postes clés dans l'institution, l'engagement prenant alors la forme d'un militantisme aveugle³.

Ce détournement du transfert de la cure vers l'école rend impossible tout débat sérieux quant aux idées, et notamment celles mises en circulation dans l'école ou l'association (les affects y sont trop prégnants) ; cela a pour conséquence une impossibilité d'une vie démocratique de l'école ; et cela obère sans doute les cures de ces analysants (le gain de liberté résultant de la cure étant annulé par cette position). Freud a bien indiqué que si le transfert est nécessaire à la cure, il devint aussi un obstacle au travail analytique. Dans un tel contexte, on voit la contradiction entre *la libre parole* de la cure et la parole auto-censurée dans l'école ou l'association.

J'ai trouvé confirmation de cette analyse dans *Entre-temps*. Ainsi Michel de Certeau écrivait que pour lui, l'éthique analytique reposait sur l'énoncé suivant : « *tu n'investiras pas dans tes analysants* ». Jeanny Aubry formulait : « *tu t'abstiendras de toute intervention dans son cursus analytique et dans son parcours institutionnel* »...et : « *L'analyste doit s'abstenir de substituer son désir à celui de l'analysant* ». Selon eux, cette éthique avait été trahie à l'AFP. Et Suzanne Ginestet-Delbreil en déduit

¹ Les directeurs en ont été Claude Rabant, Marianne Monnet, Suzanne Ginestet-Delbreil, Michel Tort

² « *Entre-temps et la fin de l'Ecole freudienne de Paris : enjeux analytiques de la dissolution.* » Article publié dans : *Les Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, n°33, fin 2015, p. 141 – 215. Edition Campagne Première.

³ Le recrutement de jeunes cliniciens dans certaines écoles de psychanalyse repose en partie sur ce mécanisme.

que l'institution analytique était alors le lieu d'accueil de « *transferts et sujets en souffrance* »⁴, le lieu d'émergence de l'inalysé de ses membres, en attente vaine d'une adresse...

B/ Certes, chacun d'entre nous a à faire en permanence avec de l'inalysé, du réel (des bouts ou des restes de réel), de la répétition. Mais deux hypothèses se présentent alors : a- Le travail au sein de l'institution permet à ses membres de le subjectiver ou symboliser quelque peu, parallèlement et en complément de la cure...Et ce au travers des échanges théoriques, à partir de petits bouts de clinique qui circulent, à partir de ce que l'on y dit et montre de soi..., mais aussi au travers des échanges informels dans les journées d'études, les conversations de table, les remarques des uns et des autres dans les couloirs (a-t-on entendu à Dinard)... L'institution analytique n'est pas soignante en elle-même, mais des '*effets de soin*' peuvent s'y dérouler. b- Ce qui reste refoulé, dénié ou forclos sur le divan réapparaît dans le réel au sein de l'école ; sans lieu d'adresse, ces reliquats ne se subjectivent pas et viennent parasiter le fonctionnement de l'institution et les relations de travail. L'institution devient le lieu de diffraction de l'inalysé de ses membres.

B/ Pour préciser ces remarques, je propose de réfléchir à la question de la mort, et de la mort du fondateur, de la place ainsi laissée vide derrière ou à côté de soi. Radmilla Zygouris me disait récemment qu'elle avait démissionné des *Ateliers de psychanalyse*, quand elle avait constaté la place particulière où elle était mise dans son association, depuis qu'elle était devenue la seule présente des premiers fondateurs. Ce geste de retrait désigne l'espace qu'elle occupait, permet de faire la distinction entre : occuper corporellement une place et assumer une fonction ; et il permet une mise en jeu symbolique de la place vide, de la mort et un travail sur la transmission. (Le parallèle peut être fait avec la cure : *traverser sa propre mort* me semble un temps important de la cure, je fais référence à *la mort subjective*, dont parle Lacan à plusieurs reprises).

Ce n'est pas ce qu'a fait Lacan, qui est resté jusqu'au bout aux postes qu'il occupait, qui ne s'est pas dégagé des différentes formes de transfert dont il était l'objet, ce qui n'est pas pour rien dans la crise de l'AFP, alors que déclinait sa santé. Herbert Haravon écrivait dans *Entre-temps* en avril 1982 après son décès : « *L'analyste est du côté de la vie et pour cela il écoute la musique, le tempo silencieux de la mort sans l'aplatir sur un disque qui court rejoindre l'harmonie violente des Nécropoles* » ; et Michèle Montrelay : « *Pourquoi Jacques Lacan ne supporte-t-il pas que ce dont il se sépare reste en vie ?* »

D'un côté, le geste de retrait permet aux proches de s'appropriier les effets d'un déplacement ; de l'autre le non – retrait a pour conséquences la dispute des successeurs autour de reliques.

Du corps vivant de l'analyste dans la cure, au corpus doctrinal risquant de faire corps-mort, au travers du faire-corps institutionnel, les analystes de cette époque ont vécu différemment leurs rapports institutionnels à la psychanalyse avec Lacan. Et le *référé* et *Entre-temps* avaient permis à certains de faire de la dissolution un temps de deuil avant la mort réelle du fondateur.

Aujourd'hui, les enjeux se présentent bien différemment au Cercle Freudien. Y étant arrivé récemment, je laisse ouvertes ces questions quant au détournement du transfert de la cure dans l'association ou quant à la mise en jeu de la mort subjective.

%%%

⁴ Suzanne Ginestet-Delbreil : *Mémoire et Transmission*, Edition Campagne Première, 2016, p. 67 et p. 95